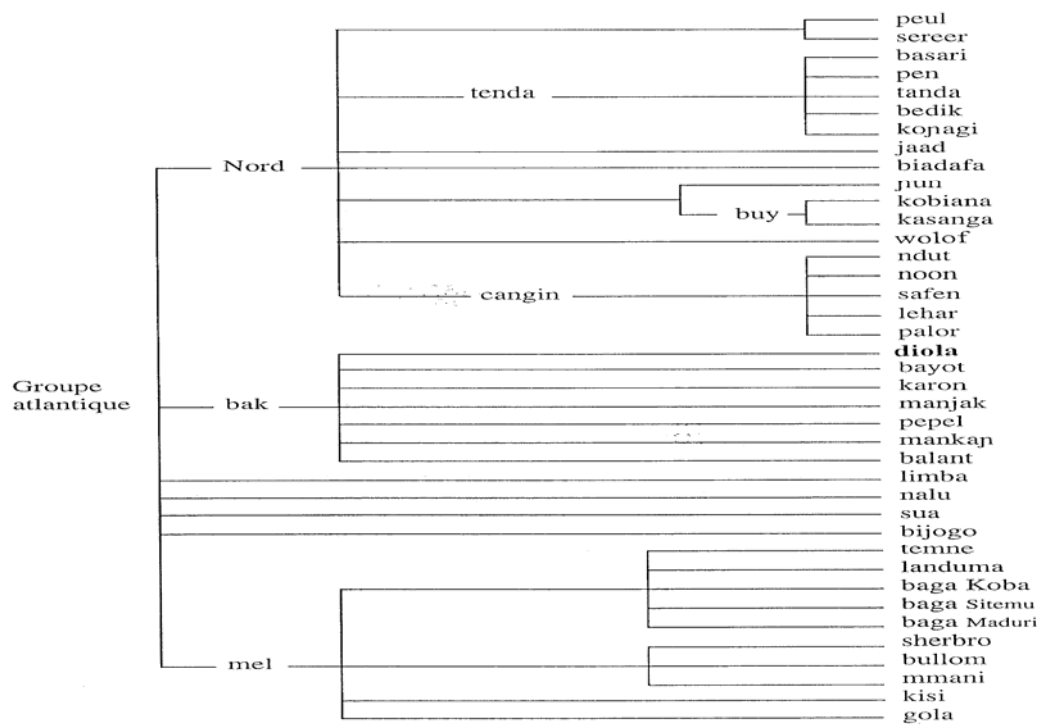


1. Introduction

1.1. Les Jóolas Banjals et leur langue

1.1.1. Classification du jóola

Le jóola banjal est une des langues qui constituent l'ensemble jóola (qui de l'avis des spécialistes est un groupe de langues apparentées plutôt qu'une langue unique diversifiée en plusieurs dialectes, en dépit de ce que suggère la terminologie en vigueur). L'ensemble jóola est classé par Greenberg (1963) comme membre du groupe 'Nord' de la sous-famille 'Ouest atlantique' de la famille des langues Niger-Congo. Sapir (1971) a classé le jóola banjal (il utilise le terme *gusilay*) comme membre du groupe 'bak', dans la même la sous-famille 'Ouest atlantique'. On parle de langues 'bak' parce que les préfixes de la classe nominale 2 (pluriel des humains), dans ces langues, présente la structure $(bV) kV-$. Voici selon Pozniakov communication personnelle), la position de ces langues 'bak' par rapport aux langues du groupe atlantique.



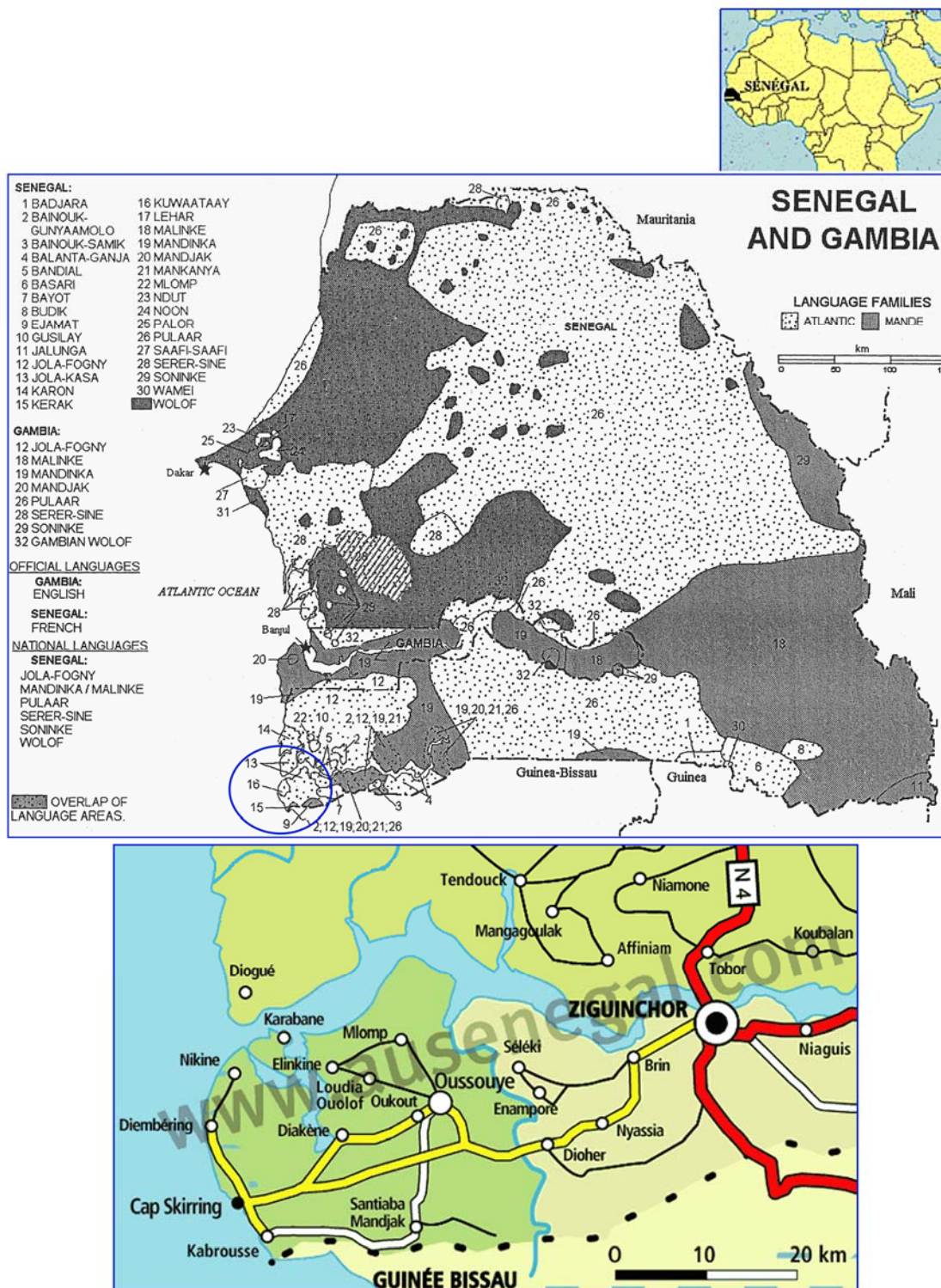


Figure 1 : Classification des langues atlantiques selon Pozniakov (tirée de Nouguier-Voisin, 2002)

Carte 1 (en gris) : Les langues du Sénégal (Grimes et Grimes, 2000)

Carte 2 (en couleur) : La Basse Casamance (www.ausenegal.com)

1.1.2. Les Jóolas Banjals¹

1.1.2.1. Histoire

Les Jóolas Banjals ou tout simplement les Banjals parlent le jóola banjal. C'est une population présente au sud-ouest du Sénégal, dans la région administrative de Ziguinchor. D'après les différents récits racontés par les anciens de la communauté, cette population viendrait du village appelé Burofay (au nord de Ziguinchor). Les Banjals auraient abandonné ce village car ils jugeaient ses terres pauvres et les différentes récoltes ne parvenaient pas à nourrir les populations. Les nouvelles terres ont été découvertes par trois chasseurs et les premiers villages ont été créés en fonction des différentes grandes familles. Il s'agit des villages d'Essil, Enampore (Enappor), Kameubeul (Gáabal) et Séléki (Sállagi). Six nouveaux villages ont été créés par la suite ; ce sont les villages de Badiatte (Bajjat), Batignère Essil (Bátiṅer Essil), Ettama, Banjal, Elubalir et Batignère. Cet ensemble de dix villages constituent ce qu'on appelle le Mof Avvi (la terre du Roi).

Le Mof Avvi est une presqu'île longue d'une vingtaine de kilomètres et large de 6 à 10 km selon les endroits. Il est délimité sur trois de ses côtés par des marigots et le fleuve Casamance.

Le nom Mof Avvi trouve son origine dans le fait que les Banjals avaient à leur tête un roi (*Jávvi émit* : roi de la pluie). Le roi est un chef religieux, un prêtre de fétiche. Il est le gardien et le serviteur du plus puissant fétiche du royaume appelé *Ufuluṅ*. Ce dernier avait le 'pouvoir de commander la pluie et était le responsable de la fertilité des terres et de la survivance de la communauté'. Il est important de noter que le jóola banjal n'est parlé que dans le Mof Avvi et que même si les récits disent que ses habitants viendraient de Burofay, le jóola banjal n'y est pas parlé. Ceci nous amène, en admettant l'idée de l'origine des habitants du Mof Avvi, à croire que le jóola banjal tel qu'il est parlé aujourd'hui résulte d'une évolution qui aurait eu lieu durant le déplacement de ses locuteurs.

¹ La rédaction de ce point est essentiellement inspirée de Palmeri (1995).

1.1.2.2. Mode de vie

La société banjal est une société patrilinéaire, c'est-à-dire que l'enfant appartient à la famille paternelle dont il porte d'ailleurs le nom et possédera les rizières. Toutefois, ses rapports avec sa famille maternelle sont si forts qu'il aura des droits et des devoirs vis-à-vis de celle-ci jusqu'à sa mort. L'activité principale de la société banjal est basée sur la production du riz. Les rizières, cultivées au moyen d'un instrument appelé le *gajandu* (*kajandu* dans certains parlers), constituent un bien familial très précieux et le riz, aliment principal, 'un élément de prestige majeur, lié au travail et à la constitution de relations sociales, sous forme d'accumulation, de consommation ostentatoire, d'échanges et de troc'.² En marge des travaux liés à la production du riz, les Banjals pratiquent la collecte du vin de palme, l'extraction du sel et de l'huile de palme, la pêche, l'élevage, la chasse et la cueillette.

Nous ne pouvons parler des Jóolas Banjals sans mentionner la particularité de leur habitat. Une bonne partie des Jóolas Banjals habitait des cases à impluvium. Ce sont des bâtiments de forme circulaire avec une seule porte vers l'extérieur. Ils sont divisés en plusieurs chambres disposées toutes autour d'une grande cour à ciel ouvert. Ceci permet de profiter des rayons solaires, de la clarté lunaire et de recueillir l'eau de pluie avec son toit en forme d'entonnoir. Aujourd'hui, seules quelques cases de ce type existent dans le Mof Avvi (notamment à Enampore et à Séléki). Elles sont utilisées comme campements pour accueillir les touristes avec une partie réservée au commerce de boissons et de denrées alimentaires.

² Palmeri, 1995, p. 189.



Photo 1 : Case à *impluvium*

1.1.2.3. Religion

Traditionnellement, la religion des Banjals est l'animisme. Les animistes croient en l'existence d'une Force unique, d'une puissance qui porte le nom de *Aléemit* (*ala* 'celui de', *émit* 'ciel, pluie'). Il existe également des forces secondaires ou *epañ / sipañ* 'génies'. Ils servent d'intermédiaire entre l'homme et la Force Unique. Il existe des fétiches de famille, de lignage, de clan, mais aussi des fétiches de femmes. Chaque type de fétiche a son propre prêtre, son propre rituel et aussi son propre domaine de compétence. Ces différents fétiches existent encore de nos jours et sont toujours craints et respectés, non seulement par ceux qui les vénèrent (les animistes), mais aussi par l'ensemble de la communauté.

Comme beaucoup de communautés traditionnelles, le Mof Avvi a également connu l'arrivée des religions dites révélées, à savoir le christianisme et l'islam. Le christianisme a été introduit vers 1920³ par des religieux français et l'islam vers 1959 par de jeunes villageois partis chercher du travail à Ziguinchor. Si aujourd'hui la majorité de sa population a épousé l'une ou l'autre religion, il n'en demeure pas moins que toute la communauté continue à pratiquer certaines coutumes de leurs ancêtres. Les pratiquants de ces nouvelles religions vivent un syncrétisme religieux qui participe à une tolérance mutuelle entre ceux-ci et les animistes.

³ Delcourt (1976)

1.1.3. Situation sociolinguistique

Le jóola banjal est parlé par environ 7.000 locuteurs. Plusieurs nomenclatures sont utilisées pour nommer ce parler. Certains locuteurs l'appellent le jóola banjal, d'autres le jóola eegimaa. Les habitants de certains villages voisins le nomment le jóola endungo et dans certains travaux linguistiques (Sapir notamment) on parle de gusilay. Pour notre part, nous avons utilisé dans nos travaux précédents l'expression jóola eegimaa mais dans ce travail et désormais, nous utiliserons l'expression jóola banjal. Ceci pour la bonne et simple raison que la dernière expression non seulement se prononce plus facilement que la première, mais est utilisée, comme nous venons de le dire par certains locuteurs et n'est pas tout à fait rejetée par les autres. Ceci dit, le jóola banjal est parlé exclusivement au Sénégal, pays qui compte 9 millions d'habitants avec un total, d'après la SIL, de 36 langues et dialectes⁴. A l'exception du créole de Guinée parlé à Ziguinchor, toutes ces langues appartiennent soit au groupe atlantique, soit au groupe mandé, dans la famille des langues Niger-Congo (voir Carte 1 (en gris) : Les langues du Sénégal (Grimes et Grimes, 2000)). Comme la plupart des langues du Sénégal, le jóola banjal est une langue à tradition orale, pas encore vraiment décrite et bien entendu sans système de codification. Du fait de plusieurs facteurs que nous allons progressivement énumérés, nous pouvons affirmer que le jóola banjal se trouve menacé de disparition.

L'aire géographique où est parlé le jóola banjal (le Mof Avvi) est une zone rurale. En dehors des activités énumérées ci-dessus, il n'y a pas d'autres activités qui occupent les jeunes. Ceci a pour conséquence directe l'exode des jeunes vers principalement les villes de Ziguinchor et Dakar. Le second motif de déplacement des jeunes est lié au besoin de scolarisation. En effet, jusqu'en 2004, il n'existait pas de collège dans le Mof Avvi. Après l'école primaire, les jeunes enfants se voyaient obligés de quitter leur famille afin de poursuivre leur scolarité, la plupart du temps à Ziguinchor. Du fait de ces déplacements et pour d'autres raisons, seul 2/5 environ des Banjals vit généralement dans le Mof Avvi. Il faudrait alors chercher dans les deux générations extrêmes pour trouver des locuteurs monolingues. Il s'agit essentiellement des vieilles personnes

⁴ La notion de langues et dialectes n'étant pas bien définie pour les parlers du Sénégal, nous maintiendrons les deux termes.

(celles nées avant les années 30) et des jeunes enfants âgés de moins de 7 ans. Au-delà de cette tranche d'âge, les locuteurs sont pour la plupart multilingues.

Le Sénégal, nous l'avons dit plus haut, compte 36 langues et dialectes qui appartiennent à plusieurs ethnies dont trois présentent certaines particularités. Ces ethnies sont le wolof, le sérère et le jóola.

Les Wolofs représentent 38 % de la population sénégalaise et la langue wolof est parlée par presque 90 % des Sénégalais. Elle est de loin la langue la plus répandue du pays. Elle est une langue intermédiaire et celle utilisée dans les commerces.

Les Sérères sont environ 10 % de la population du pays. L'ethnie compte une dizaine de parlers localisés essentiellement au centre-ouest du Sénégal.

Quant aux Jóolas, ils représentent environ 6 % des Sénégalais. Les parlers relatifs à cette ethnie sont autour de 15. Parmi ceux-ci, le jóola fóoji est le plus répandu. Ses locuteurs natifs habitent dans le département de Bignona. Voici présenté le degré de similarité lexical entre les différents parlers, tel qu'établi par Hopkins⁵.

Groupe Kaasa						
63	Groupe Fóoji					
56	56	Groupe Ejamat (Her)				
58	52	46	Groupe Gusilay (Banjal)			
36	31	27	32	Groupe Karoon		
38	30	35	30	32	Kwataay	
16	14	15	17	13	15	Groupe Bayot

Comme nous pouvons le constater, certains parlers sont largement inter-compréhensibles ; par contre d'autres restent bien incompréhensibles par les autres communautés. C'est le cas des parlers bayot, kwataay, karoon et her avec le reste des autres parlers.

⁵ Hopkins, 1995, p. 8.

Illustration

	banjal	fóopi	bayot	kwataay	karoon
eau	mal	mel	ma	moxujo	man
femme	aare	aseek	asunjuruŋ	xaare	aal
bouteille	garafa	karaafa	eraapa	?	ekapa
manger	fitij	furi	oteŋ	bujoofo	xili
cultiver	eaŋ	ewaŋ	eyaa	kawaŋu	piya

Les 3/5 des locuteurs du jóola banjal vivent principalement à Ziguinchor et à Dakar et cela généralement pour des raisons de scolarité ou des raisons professionnelles. Or dans ces villes, les réalités se présentent très différemment. D'un environnement monolingue, le Banjal né dans le Mof Avvi passe à un environnement cosmopolite et multilingue. Afin de mieux s'intégrer dans cet environnement, il doit se mettre à l'apprentissage du wolof et très souvent du français. Le français a le statut de langue officielle au Sénégal, même s'il n'est parlé que par une petite partie de la population. C'est la langue utilisée dans l'administration. Loin de constituer de simples outils de communication, le français et le wolof se trouvent être des langues de prestige. Leur maîtrise offre à leurs locuteurs une intégration facile dans le milieu citadin, mais aussi un soi-disant prestige dans la communauté d'origine. Ainsi, pour ne pas paraître ridicule ou être en reste, l'apprentissage de ces deux langues devient pour le jeune nouveau citadin banjal plus qu'un besoin de communication. L'utilisation du jóola banjal dans certaines conditions, non seulement peut paraître dévalorisant, mais peut susciter aussi, par son incompréhension, des réactions plus ou moins choquantes.

Pour les Banjals nés dans ces villes ou simplement en dehors du Mof Avvi, l'utilisation de leur langue, si elle est avérée, se limite dans le cadre du cercle familial. Beaucoup parmi ceux-ci n'ont pas pour langue maternelle le jóola banjal. Celui-ci est généralement remplacé soit par le wolof, soit par le français. Pour ceux qui ont le jóola banjal pour langue maternelle, on constate souvent que la langue est utilisée juste pour la communication avec les parents. Par contre, entre frères et sœurs ou entre cousins, l'utilisation du wolof refait surface. Bien entendu, cet abandon de la langue va souvent de paire avec la perte des valeurs et de la culture banjal qui se transmettent dans tous les cas de génération en génération.

Ainsi, comme il est de tradition, chaque année, presque tous les Banjals vivant en dehors du Mof Avvi retournent dans leur village respectif pour les besoins des travaux hivernaux et particulièrement pour la culture et le repiquage du riz. Durant cette période (juillet-septembre) où beaucoup profitent aussi pour se ressourcer, on assiste à une utilisation de la langue avec beaucoup d'emprunts et de code-switching. On y note une utilisation quasi générale entre les jeunes du wolof et dans certains cas du français. Ceci est dû soit parce que la personne est locutrice zéro (ne parle pas le jóola banjal), soit parce qu'elle veut s'offrir un certain prestige devant les personnes qui l'entourent.

La combinaison de tous ces facteurs révèle non seulement une perte progressive de la culture jóola banjal, mais aussi et surtout une disparition de la langue dans le temps.

1.2. Méthode de travail

Cette description du jóola banjal a été réalisée à partir de deux sources de données. La première provient de travaux précédents sur l'ensemble linguistique jóola et la seconde sur des enregistrements et des élicitations collectés sur le terrain et auprès d'informateurs.

1.2.1. Travaux précédents sur le jóola

Il n'existe que quelques travaux de recherche menés sur l'ensemble linguistique jóola. Seules trois langues ont fait jusqu'ici l'objet d'une description : le jóola fóoni (langue la plus largement étudiée), le jóola ésuulaalu? et le jóola karon. Les travaux de référence concernant ces langues ont été effectués par Sapir (1965) et Hopkins (1995) pour le jóola fóoni, Sambou (1979) pour le jóola ésuulaalu?, et Galvagny (1984) pour le jóola karon. A côté de ces travaux linguistiques, il existe quelques travaux anthropologiques, des recueils de poèmes et de contes et des brochures éditées pour l'alphabétisation en langue jóola (jóola fóoni).

En ce qui concerne le jóola banjal, il existerait un travail de recherche mené sur la langue par Odile Tendeng. Malgré notre curiosité et nos efforts, nous ne sommes jamais parvenus à être en possession d'une partie ou de l'ensemble de ce travail. Le seul travail qui existe et qui soit accessible est plutôt anthropologique (Palmeri, 1995). A ce travail, nous pouvons ajouter un manuel d'alphabétisation et quelques brochures rédigés par M. et Mme Berndt et édités par la SIL (2003).

1.2.2. Collecte des données

Le jóola banjal étant une langue à tradition orale et n'ayant pas encore été décrit, nous avons été obligés de collecter des données par enregistrement auprès de locuteurs natifs. Ces enquêtes ont été menées d'abord pendant trois années (pour la préparation de nos mémoires de Maîtrise en 2001 et de D.E.A. en 2003) et ensuite au cours de deux séjours sur le terrain d'une durée totale de 11 semaines : juillet à septembre 2004 et décembre 2005 à janvier 2006. Ces différentes enquêtes ont été menées auprès de plusieurs personnes d'âge et de sexe différents essentiellement dans les villages de Badiatte, Enampore et Séléky.

Le corpus ainsi obtenu comporte un lexique d'environ 1100 entrées que nous présentons en annexe 2 et 3 et une vingtaine de textes. A cela, il faut ajouter quelques textes que nous avons recueillis des brochures d'alphabétisation produits par M. et Mme Berndt. Tous ces textes ont été transcrits, glosés puis traduits phrase par phrase (voir annexe 1).

1.3. Objectifs et cadre théorique

L'objectif de cette étude est de produire une description générale de la langue jóola banjal. Cette description aura comme intérêt premier de fournir des connaissances sur la langue étudiée, d'une part, et d'apporter des informations supplémentaires sur la typologie des langues atlantiques, d'autre part. Ces informations restent nécessaires en vue d'une étude comparative entre les parlers jóolas ayant fait l'objet d'étude linguistique.

Comme beaucoup de langues à tradition orale, le jóola banjal nous l'avons dit est une langue en danger. Le présent travail permettra non seulement de mieux faire connaître la langue et ses locuteurs, mais servira aussi d'outil de vulgarisation dans des programmes d'alphabétisation au sein de la communauté banjal. Nous souhaitons que ce travail de recherche aide à la revitalisation et à la promotion du jóola banjal.

Le cadre d'étude que nous avons adopté est celui de la linguistique typologique et fonctionnelle. La typologie étudie les types de langues en montrant leurs ressemblances et leurs différences. Pour arriver à situer le jóola banjal parmi les langues du monde, nous avons tenté, tout au long de ce travail, d'utiliser une terminologie la plus largement acceptée. Cette approche s'oppose à une description centrée uniquement sur les éléments de la langue étudiée avec aucune possibilité de rapprochement avec d'autres langues, même voisines.

La linguistique fonctionnelle permet de décrire des faits de langue en tenant compte des effets syntaxiques, sémantiques et discursifs. Le recours à la sémantique et au discours permet de compléter et d'améliorer l'analyse morphosyntaxique.

Deux ouvrages généraux ont servi de référence pour la description du jóola banjal. Il s'agit de Creissels, *Syntaxe générale, une introduction typologique* (à paraître en oct. 2006), et de Payne, *Describing morpho-syntax. A guide for field linguists* (1999).

1.4. Organisation de la thèse

Cette thèse est composée de 3 grandes parties : phonologie, morphologie et syntaxe. La partie phonologique (chapitre 2) est précédée de ce chapitre introductif dans lequel sont présentés la langue jóola banjal et ses locuteurs, la méthode de travail utilisée ainsi que les objectifs fixés et le cadre théorique choisi. Le chapitre 3 donne l'ensemble des règles morphophonologiques qui interviennent en morphologie. Les chapitres 4, 5 et 6 portent respectivement sur l'étude de la morphologie nominale, de la morphologie verbale, et des autres catégories grammaticales à savoir les prépositions et les adverbes. Les chapitres 7 à 13 abordent les questions de syntaxe : les chapitres 7 et 8 portent sur le morphème *ni*, un élément omniprésent dans la langue, et sur les types particuliers de

prédications, les chapitres 9 et 10 traitent les modifications de la valence verbale et l'expression de la localisation et du déplacement, les chapitres 11 et 12 présentent les formes verbales non finies et la phrase complexe. Le dernier chapitre, le chapitre 13, aborde la topicalisation, la focalisation et l'interrogation. En annexe de ces 3 grandes parties, il y a un texte entièrement glosé et traduit, un lexique jóola banjal / français et un lexique français / jóola banjal.